

face, dans le mur, on avait pratiqué une sorte de bûcher fermé, à clef. La porte en était très basse, ronde par le haut et percée d'une petite fenêtre en losange. Isidore, cette nuit-là, fut moins harcelé de douleur et d'idées funèbres. On se fait à tout.

Le lendemain, comme il rentrait et allait prendre son bougeoir, il en vit un tout préparé avec sa clef à côté du sien : c'était celui du numéro 1. La chambre avait donc été louée dans la journée. Isidore eut le pressentiment qu'elle l'avait été par son ennemi. Il se coucha vite et attendit. Le locataire du numéro 1 rentra bientôt. Isidore alors feignit de dormir. Il avait glissé sous son traversin un pistolet de poche dont il comptait se servir. Une heure, puis deux heures s'écoulèrent. Se serait-il trompé ? n'avait-il qu'un voisin inoffensif ?

Cependant ce voisin ne dormait pas. Isidore, dont les sens recevaient du péril possible une extrême acuité, saisissait tous les bruits d'une insomnie très réelle.

C'étaient de légers pas très doucement hâsardés par la chambre, quelques-unes de ces exclamations assourdies qui échappent à la volonté, et si l'étranger s'étendait sur son lit, ce qu'il faisait avec grande précaution, le mouvement continu d'un corps qui s'agite et se retourne.

À l'école de M. Gestral et en face surtout de ce danger mystérieux qu'il savait planer sur lui, Isidore s'était vite formé. En supposant que ce fût l'assassin, sa longue veillée n'attestait-elle pas ses irrésolutions d'âme, sa défiance du succès et la difficulté presque physique qui s'ensuit à marcher à l'accomplissement d'un crime ? Et tout portait Isidore à croire que c'était l'assassin.

Cet homme, depuis que M. Gestral lui avait prêté l'intention d'un second forfait, n'avait-il point hasardé chaque jour un nouveau pas dans la voie où son secret et terrible adversaire s'était promis de l'engager ? Quoi donc d'étonnant à ce qu'il franchît le seuil de cette maison ? Seulement il n'y devait point venir à la hâte et s'enfuit de même. Il avait usé de trop de délais, il avait trop lentement réagi contre l'épouvante de se voir épié pour ne pas discuter jusqu'au bout avec la fascinatrice pensée du meurtre qui lui était venue, dont il subissait le charme mais à laquelle la peur l'aidait encore à résister.

Dans cette petite chambre, au contraire, qui était sa dernière étape, il se sentait libre. Il pouvait s'assurer à son aise que le crime était possible, même facile. Il ne risquait pas, comme la première fois, de se heurter en aveugle à quelque obstacle imprévu. Jusqu'au dernier moment, il pouvait s'abstenir et battre en retraite. Il est vrai que, l'œuvre achevée, le seul fait d'avoir habité cette chambre à côté de la victime lui créait un péril extrême ; mais, suivant l'instant où il frapperait, il se ménagerait plusieurs heures, et devait avoir pris ses mesures pour disparaître sans laisser de traces.

—Ce ne sera pas pour ce soir, se disait Isidore, ce serait trop prompt.

Il ne se passa rien, en effet. La nuit suivante, la même attente se reproduisit pour lui. Il la supporta, car il était en proie à une extrême surexcitation nerveuse. Vers une heure, il crut remarquer qu'on s'avancait à pas de loup jusqu'à sa porte et qu'on remuait la clef dans la serrure. L'assassin craignit sans doute de s'être trahi par ce bruit, pourtant bien faible, car il s'éloigna, et ce fut tout.

La nuit d'après, par une conséquence très simple de ses veilles, Isidore eut besoin de dormir. Ce fut horrible. Le sommeil le maîtrisait malgré tous ses efforts. Tout moyen physique lui manquait pour résister.

Bien plus, l'engourdissement résultait pour lui de cette nécessité de rester couché dans son lit, à une chaleur douce, dans cette chambre silencieuse et à demi obscure. A plusieurs reprises, il s'aperçut qu'il avait dormi. Il sortait de ce sommeil par une pénible secousse et ouvrait les yeux tout grands ; puis ses yeux se refermaient, et il dormait encore. Enfin ses paupières s'alourdirent une dernière fois, ses idées se brouillèrent, ses membres s'affaïssèrent inertes, et un sommeil de plomb pesa sur lui.

Il était deux heures du matin environ lorsque la porte de la chambre d'Isidore s'ouvrit sans bruit. Un homme, le chapeau rabattu sur les sourcils, le conteur à la main, s'avança d'un pas furtif après avoir eu le soin de laisser derrière lui la porte entrebâillée. C'était M. Darrone. Il tendait l'oreille du côté d'Isidore, il écoutait avec joie sa respiration haletante, mais profonde. Il regarda ensuite autour de lui, et l'aspect de la chambre l'émut fortement. Isidore dormait sur le bord du lit, et il y avait ainsi entre le jeune homme et le mur une large place vide et blanche.

"C'est là qu'elle était l'autre jour," se dit l'assassin.

Il venait d'entrer dans le cercle de lumière projeté par la veilleuse, et son visage était contracté d'un ressentiment à la fois douloureux et féroce. Il alla vers la veilleuse et vit le poignard.

—Ah ! fit-il.

Il tira de son fourreau la lame, dont la rouille était d'un rouge brun.

"Son sang ! dit-il encore ; on dirait qu'il est là pour me tenter."

Et il fit un pas vers Isidore, puis s'arrêta. "Non, pas avec la même arme qu'elle. Ne mêlons pas son sang au sien."

Il remit le poignard sur la commode et marcha de nouveau vers le lit. Quand il en fut tout près, il se sentit défaillir et hésita ; mais ce trouble ne dura qu'une minute.

"Eh quoi ! murmura-t-il, j'aurais commis en la tuant un crime inutile, et cet homme qu'elle m'a préféré, qui l'a possédée, innocent, acquitté, vivrait heureux, tandis que moi..."